

La recherche à l'université et les liens possible entre SPP et universités.

Exposé introductif de Christophe Bittolo : Recherches universitaires et psychanalyse

Mon propos vise à énoncer quelques interrogations sur la place de la psychanalyse dans la recherche universitaire aujourd'hui.

Le sujet est vaste et je me limiterai à quelques réflexions énoncées pêle-mêle et à partir de ma courte expérience, et d'enseignant-chercheur titulaire (depuis 4 ans), et d'analyste (depuis une 10ème d'années).

Ces quelques réflexions ne peuvent pas faire l'économie du contexte dans lequel nous nous trouvons et sur lequel, en tant qu'analyste, nous avons (je crois), à porter et défendre nos capacités d'analyse et qualités d'analyste.

Cela suppose de concevoir le champ de l'analyse pas seulement dans le cadre thérapeutique de la situation individuelle de la cure d'adulte, mais aussi dans des cliniques diversifiées, « hors divan », du fœtus à la personne âgée, dans les familles, auprès de pathologies somatiques et traumatiques extrêmes, en situations inter-culturelles...

Cela suppose aussi de concevoir l'activité de l'analyste en dehors de son cabinet, et dans des cadres plurielles et diversifiées, des espaces « incongrus » pour un analyste, des espaces virtuels, des groupes, des institutions...mais aussi dans le social et le politique, sans pour autant se considérer hors du champ de la psychanalyse, en tant que citoyen ou militant par exemple.

Pour ce qui nous concerne ce soir, il s'agit de soutenir une conception de la recherche (pour paraphraser une citation d'Anzieu) partout où l'inconscient est susceptible de se manifester et qu'un psychanalyste ou un chercheur à l'écoute du psychisme peut poser les conditions pour pouvoir l'entendre et l'explorer.

Je crois qu'une des questions essentielles est aujourd'hui de penser ces conditions, comme préalables à toutes explorations et toute entreprise d'analyse et/ou de recherche.

Le contexte contemporain, nous le savons tous, malmène profondément la vie psychique.

Un ensemble de changements culturels dévitalise ce que l'attention et le soin peut avoir de plus vivant....

- Le manque de moyens et d'espaces dans tous les champs s'appuyant sur des relations humaines (ce qui n'est pas propre à l'analyse),
- Le temps et les délais constamment raccourcis donnant une tonalité franchement maniaque à certaines situations de travail,
- Des conceptions du soin rabattues sur leur dimension strictement technique et opératoire...

Plus largement les attaques de la démocratie (Bollas) portent toujours atteintes à l'esprit démocratique (en tant qu'état d'esprit groupal) dont dépend en partie la liberté d'expression que nous prônons et dont nous avons besoin.

Le monde de la recherche universitaire ne déroge pas à la règle et il est traversé sur le plan institutionnel par ces mouvements :

- La pression gestionnaire et les critères d'évaluation de la recherche, ont mis l'accent sur une « productivité » évaluée (pour les laboratoires comme les enseignants chercheurs) aux nombres de

publications principalement dans des revues qui ne reconnaissent pas l'épistémologie psychanalytique.

- La concurrence entre les disciplines de la psychologie, exacerbée et alimentée par les attaques de la psychanalyse, a orienté les batailles stratégiques vers une reconnaissance de revues objectivantes et anglo-saxons.

- Des collègues d'orientation analytique en CNU se retrouvent attaqués en justice pour diffamation, sur l'usage du terme « scientifique ».

Plus insidieusement, des réunions institutionnelles donnent lieu à des échanges dans lesquels il va de soi que la psychologie dite « scientifique » est la neuro-psychologie quand tout autre paradigme n'a pas lieu d'être. Une alliance entre étiologies neuro-biologiques et traitements éducatifs, (présente en psychiatrie depuis de nombreuses années) est aujourd'hui une alliance politique et dépasse le seul champ de la santé mentale (comme on peut le voir à l'éducation nationale).

L'air du temps, faute de temps, n'est plus aux débats épistémologiques, même si nombre d'entre nous le suscitons ou l'espérons...

Une illustration qui pourrait être drôle si elle ne témoignait pas d'une des dérives, peut-être pas sur la recherche elle-même que l'usage qui peut en être fait.

Il y a plus d'une 10^{ème} d'année, une collègue psychiatre nous présente dans une réunion institutionnelle qui réunit l'ensemble du CMP dans lequel je travaillais, une synthèse de la littérature scientifique concernant la fibromyalgie. A l'appui d'une vignette clinique, cette collègue fait l'état des lieux des connaissances actuelles sur un certain nombre de cas pour lesquels des examens neurologiques et physiologiques ne relèvent rien de pathologiques. Elle parle d'un « mal mystérieux » pour lequel la science est actuellement en panne malgré l'importance des recherches internationales.

Cette collègue multiplie les références « scientifiques » jusqu'à nous partager une très récente publication « scientifique » qui pourrait selon elle apporter une contribution essentielle à la compréhension de la fibromyalgie :

Ces auteurs énoncent l'hypothèse d'un « *traumatisme sexuel dans l'enfance* » dont certains troubles fibromyalgiques seraient la conséquence.

Je vous fais grâce de l'état dans lequel j'étais en entendant ça et de la discussion (houleuse) qui a suivi. Une collègue témoignait d'une génération de professionnels pour laquelle la psychanalyse n'existe plus et n'est même pas à convoquer dans un débat clinique.

Dans le même sens, une étudiante en licence nous avait récemment rapporter son étonnement d'apprendre qu'il existait un master psychanalytique à Paris Descartes, alors même qu'une enseignante titulaire (pas psychanalytique) lui avait soutenu qu'il n'y en avait aucun. (En tout mauvaise foi à n'en pas douter)

Face à ces meurtres sous silence, ces enterrements en grande pompe mais le plus souvent en catimini, comment continuer à faire tranquillement notre travail ?

Ces attaques ont de multiples conséquences sur nous qui seraient à réfléchir mais sans s'y arrêter ; certaines sont des dérives qui résultent du contre-investissement de ces mouvements :

La dérive idéologique et narcissique qui consisterait à s'enfermer dans un quant-à-soi, dans un quant-à-sa-discipline ou son courant, jusqu'au-bout-iste ; sorte de ***fondamentalisme psychanalytique de la résistance***...

L'édulcoration qui consiste à ne plus parler et penser l'inconscient, et travailler de façon passe-partout dans des analyses sur un matériel et des données objectives ; sorte de ***psychanalyse appliquée ou d'inspiration***, sans réelle écoute, ni clinique mettant en évidence des manifestations de l'inconscient dans la diversité de ses formes.

Des dérives stratégiques qui s'appuieraient sur des logiques adaptatives de survie plus qu'un travail traduisant une authentique élaboration théorico-clinique :

Pour exemple tous les chercheurs sont actuellement tentés d'écrire et de réécrire ce qu'ils ont déjà élaboré par eux ou par d'autres. Le risque est de produire des articles qui ne font que rabâcher ce que l'on sait déjà, tant que les chiffres sont aux résultats.

Enfin, le risque d'une **recherche hors-sol**, une recherche coupée de la pratique clinique et du rapport singulier, subjectif à une clinique particulière et son élaboration.

Une réalité est celle des emplois du temps des enseignants-chercheurs qui ne disposent que de 24 heures dans une journée (comme tout le monde), alors que les tâches des responsabilités pédagogiques et administratives se multiplient dangereusement au point d'envahir dans **des urgences insensées** un temps personnel, voir un temps consacré à la clinique.

Ces dérives posent de multiples questions :

Comment soutient-on **une résistance sur le fond et la forme** sans se dévoyer, sans perdre son latin analytique, sans entrer dans des logiques de falsification, sans perdre notre « foi scientifique » (Bion) en résistant intérieurement à l'angoisse d'extinction (Nociforo) qui nous touche tous.

Comment **faire vivre l'analyse et le caractère vivant de l'analyse** dans la recherche ?

Sans répondre à ces questions, je voudrais contre-balancer la tonalité « attaque-fuite » de cette vision persécutive ou persécutée de l'analyse dans le monde de la recherche universitaire, par quelques constats d'une autre tonalité :

L'air du temps politico-institutionnel contraste singulièrement avec le vif intérêt que des cliniciens (plus ou moins jeunes) trouvent aujourd'hui dans la recherche. Les projets de thèse abondent, dans la perspective pas seulement d'envisager une carrière d'enseignant-chercheur mais souvent de soutenir et d'explorer pour de jeunes professionnelles, une clinique très éprouvante et qui manque d'espaces d'élaboration en interne sur le plan institutionnelle.

La recherche ouvre des espaces, permet de penser, d'explorer et de communiquer le résultat de cette exploration (ce que l'on ne fait pas toujours en supervision ou dans des groupes d'étude ou de recherche à la SPP par exemple)

Peut-être faut-il rappeler que la recherche psychanalytique n'a pas besoin de l'université pour exister.

Pour autant elle se priverait singulièrement d'un espace essentiel de transmission si elle n'entretenait pas des liens auxquels notre groupe ici donne une forme et une actualité et qu'il s'agit de cultiver, renouvellement, repenser...

Quel serait une psychanalyse vivante dans le champ de la recherche universitaire ?

Nous pouvons y répondre de multiples façons,

Je prendrais trop de temps si je vous parlais de la question des **dispositifs de recherche** et de leur dimension analytique, de la spécificité analytique de la recherche sur les dispositifs cliniques et institutionnels et leur évaluation qualitative...

Je vous soumetts une seconde illustration très récente : une étudiante en Licence 3 dans le cadre d'un TER réfléchit dans un petit groupe (15 étudiants) au sujet sur lequel elle aimerait faire son travail. Elle hésite entre la psychologie des foules, et les mouvements émotionnels dans les manifestations (comme les gilets jaunes) et les catacombes et les sociétés secrètes qui s'y développe.

Je souligne que ces deux sujets (la foule/les carrières) semblent apparemment à l'opposée l'un de l'autre mais que les opposées se rejoignent peut-être. Nous parlons du texte de Freud sur la

psychologie des foules qu'elle connaît déjà, et de la force des émotions très primitives dans des situations de manifestations collectives.

Elle poursuit en étant bien plus mobilisée, semble-t-il, par l'appartenance à des sociétés qui organisent réunions et soirées dans les sous-sols parisiens. Elle nous dit y participer elle-même mais elle ne voit pas pour le moment quelle question elle pourrait explorer dans son travail.

Je sollicite le groupe sur « quelle littérature peut aider à préciser une question ? » Le groupe fait quelques propositions et l'étudiante nous partage alors son embarras et sa gêne à nous avoir parler de quelque chose qui aurait dû rester secret, ces « sociétés » menaçant d'exclusion ceux qui rendraient visibles ce qui doit rester « en sous-sol ».

Nous travaillons alors sur ce sentiment qu'elle éprouve dans le groupe, qui pour moi est *un obstacle épistémophilique et en même temps le file interne de son sujet de recherche*.

Il s'agit d'un obstacle interne à la recherche dont l'analyse rend compte de l'objet même de la recherche sur le plan de la réalité psychique. Il est alors question des conflits de loyauté, de l'omerta, de l'appartenance à une société secrète...cette étudiante semble avoir trouvé son sujet de recherche.

L'invitation à la recherche psychanalytique passe par un travail d'analyse dans un cadre pédagogique (avec ses règles énoncées dont celle de discrétion)
Ici une analyse des résistances à la recherche devient un objet d'analyse dans l'ici et le maintenant de la scène qui se transfère dans le groupe pédagogique.

Ce qui permet de soutenir une démarche de recherche de l'intérieur et en passant par l'intériorité du chercheur et de son expérience.

*Je pense très personnellement que la modernité de l'analyse passe par un investissement analytique de ces espaces pédagogiques et de recherche, en restant analyste et en faisant vivre **ce qu'est la psychanalyse** à des cliniciens et/ou futur cliniciens qui n'ont pas forcément l'expérience du divan derrière eux.*

Non pas une psychanalyse sauvage, déplacée au regard du cadre, mais une psychanalyse ajustée au dispositif clinique qu'il soit pédagogique, de recherche ou thérapeutique.

Deux questions pour ouvrir notre discussion :

- Ce que peut apporter institutionnellement et réciproquement la SPP à l'Université ? Au-delà des liens par des personnes ayant la double appartenance
- Comment ces rapports institutionnels peuvent s'incarner dans des collectifs de travail (comme le nôtre) mais d'autres sont peut-être à penser ?

Je me demande par ailleurs si l'intérêt de la psychanalyse et de la recherche en psychanalyse ne passe pas par des modalités de transmission dans laquelle une expérience de l'analyse peut avoir lieu :

Je pense à des séminaires, des groupes de recherche (s'appuyant sur un tissage des pensées) dans lesquels l'expérience de la clinique, de la présentation clinique et de la réflexion à laquelle elle donne lieu, sont à la fois des objets de transmission et d'expériences.

Discussion sur le texte de Christophe et la question de la recherche à l'université.

C'est un sujet tellement large. L'angle que tu as pris pour l'aborder est très intéressant. La recherche n'est pas forcément la même dans toutes les disciplines. Par ailleurs il y a des gens qui font des recherches sur des sujets imposés. Dans ton exemple il y a une liberté et on voit que de déterminer le sujet fait partie de la recherche, par une appropriation. Il y a tout un historique de la façon dont on

peut penser la recherche, je pense à Roger Perron...Et puis Il y a deux activités différentes des enseignants chercheurs : les recherches qu'ils effectuent, et la transmission qu'ils font de la recherche, avec un intérêt pour une position subjective comme dans ton exemple. La question aussi de la recherche psychanalytique qui n'aurait pas besoin de l'université pour exister et de l'université qui n'aurait pas besoin de la psychanalyse pour penser. La phrase de Green le travail de psychanalyse et le travail du psychanalyste. On ne pourra pas tout traiter ce soir. On pourra peut-être, une autre fois, rentrer plus dans comment on s'y prend les uns et les autres concrètement pour transmettre. Il y a beaucoup de choses à associer à partir de ce que tu viens de proposer. .

est-ce que l'université a besoin de la psychanalyse, est ce que la psychanalyse a besoin de l'université ? Freud a posé cette question en 1919. La notion psychanalytique fondamentale reste celle de l'hypothèse de l'inconscient. Les chercheurs partent d'hypothèses. Ensuite ils peuvent transmettre une façon d'aborder l'hypothèse. Par exemple en droit aider, comme A Ducouso-Lacaze l'a fait à l'ENM à Bordeaux, les magistrats en formation à réaliser, à partir d'études de dossiers plus ou moins fictifs, à quel point leur subjectivité, leur psychisme inconscient est mobilisé au moment où il faut rendre un jugement où leur intime conviction est impliquée. Les juristes sont intéressés par l'hypothèse de l'inconscient. Ils sont marqués par cette façon de les former autrement que par la référence au droit seul. Dans toutes les disciplines à l'université on ne fait pas autre chose que de proposer des hypothèses et d'en vérifier le bien-fondé. J'ai parlé avec Etienne Klein de l'intérêt de faire intervenir un psychanalyste pour réfléchir à une expérience en physique, comme celle qu'il a faite sur l'apesanteur qui impliquait le corps et le fantasmatique ; l'intérêt de faire intervenir un psychanalyste et le point de vue psychanalytique auprès d'une équipe qui mène une recherche, quelle que soit la discipline et la recherche. La psychanalyse n'a pas fini de montrer le bien-fondé de ses hypothèses.

Ton exposé Christophe est très riche. Il contient beaucoup d'idées. J'en ai retenu 2 ou 3. Il me semble que ce qui est important dans la recherche qu'on mène à l'université c'est de partir de l'idée, nous partons de là à Lyon, que dans toute pratique clinique, dans tout clinicien il y a un chercheur. Parce qu'il y a le fameux écart théorico-clinique de Jean Luc Donnet. On est donc forcément obligé d'inventer et de chercher. On ne peut jamais appliquer une théorie toute faite dans la clinique et à partir de là, c'est Roussillon qui le dit, notre recherche consiste à formaliser notre méthodologie et formaliser ce que l'on trouve par rapport à une clinique ou une problématique. La question qui m'a aussi intéressée est : que peut apporter la SPP à l'université, et quelles sont les différences entre les recherches à la SPP et celles à l'université ? Je vais la retourner. Que peut apporter l'université à la SPP ? Il me semble qu'une des très grandes différences est qu'à l'université on travaille avec des psychologues cliniciens qui sont sur les terrains. On a à Lyon environ 60 thèses dont au moins 50 faites par des gens qui ont une expérience clinique bien enracinée, en pratique institutionnelle, et qui reviennent à l'université des années après pour théoriser leur expérience ; leur expérience avec des cliniques qui relèvent de ce qu'on appelle l'extérieur de la psychanalyse, comme la grande criminalité, la psychose..., des cliniques sur lesquelles on ne fait pas de recherches, il me semble, à l'intérieur des sociétés. Du coup je pense qu'à l'université on travaille beaucoup sur comment on peut transposer la psychanalyse sur le terrain et comment on peut remodeler la théorie psychanalytique en lien avec la question du dispositif. Nos recherches à l'université s'adressent à des praticiens qui sont confrontés à des situations extrêmement difficiles, par lesquelles on voit une pratique psychanalytique qui n'est pas la pratique classique, et une interrogation sur comment on peut utiliser la théorie et la pratique psychanalytique pour élaborer la pratique sur ces terrains. Il me

semble que c'est ça une des spécificités de nos recherches à l'université. Je l'ai déjà dit, à l'université on forme des psychologues cliniciens, pas des psychanalystes.

Je relève les deux questions qu'est-ce que la SPP peut apporter à l'université et qu'est-ce que l'université peut apporter à la SPP ? Comment y répondriez-vous ?

Je pense à tout le travail que nous faisons groupe lyonnais de psychanalyse au niveau des conférences et des colloques. Nous avons une politique très claire. Dans les conférences et les colloques ouverts au public, on s'adresse aux praticiens, aux psychologues et pas seulement aux psychanalystes déjà formés. Ce n'est pas un colloque de société. On essaie de transmettre la théorie et ce que peut apporter la théorie psychanalytique sur différents types de terrains.

Je pense qu'en tant que psychanalyste on peut apporter plus de profondeur, parce qu'il s'agit de montrer comment on peut davantage s'adresser aux processus inconscients et comment ça peut aussi se faire vraiment dans les recherches. On est tellement à l'université pris dans des recherches type évidence-based, que montrer comment remettre de la profondeur, comment on peut aussi être rigoureux avec des études de cas, et que la rigueur ce n'est pas seulement les échelles les tableaux et les statistiques, mais comment très finement appréhender le fonctionnement psychique, toute sa complexité, tous les mécanismes psychiques, la dynamique transfert- contre transfert dans des études qui se font avec rigueur. Ce n'est pas, ni que de la théorie, ni le modèle le plus évident qui est mis en avant actuellement dans les publications, et dans les spécialités les plus à la mode actuellement dans les recherches universitaires.

J'aimerais parler de la lutte que nous menons tous les jours pour maintenir la psychanalyse à l'université et pour maintenir les études qualitatives, d'analyse qualitative dans la recherche qui ne sont pas du tout prisés et mis en valeur. Les étudiants ont des cours de méthodologie, dans lesquels l'approche psychanalytique n'est pas valorisée du tout. Les cours que nous donnons ne doivent plus avoir dans leurs titres le mot psychanalyse sinon ils ne sont pas validés. Ils ne sont pas validés à l'étranger, au Canada, en France. Nous avons au liban des conventions avec les universités françaises et nos étudiants continuent à l'étranger. S'il y a le mot psychanalyse dans le titre, les cours ne sont pas validés en France, ni au Canada, il faut le savoir.

Je crois que, dans ce groupe, nous sommes assez conscient de la dimension, je ne veux pas dire catastrophique, mais disons très difficile, de la situation, et c'est aussi un peu pour en parler qu'on s'est engagé dans ce groupe. A charge pour nous de penser, dans ces conditions très difficile. La dernière fois c'était par rapport à l'enseignement, là c'est par rapport à la recherche. Il ne faut pas que cela nous empêche de penser, au contraire. Il y a la question de la résistance, y compris de la résistance citoyenne. C'est ce que disait Christophe au début de son exposé. Ce n'est pas que la psychanalyse qui est attaquée. C'est une façon de penser l'humain C'est aussi une résistance à la complexité. Mais c'est en partie par la pertinence et la rigueur de nos enseignements et de nos recherches que je crois que l'on peut lutter.

J'aimerais féliciter Christophe pour son propos. La mission était impossible. Il nous a proposé un petit bonsaï vraiment remarquable. Il y avait peu de temps et ce qu'il a dit était vraiment profond et censé. J'aimerais insister sur un passage que je crois essentiel dans notre propos. La séquence avec l'étudiante de L3. J'ai pensé au passage où Socrate accouche l'esclave de la géométrie. L'idée est la suivante : c'est par des processus subtils d'identification à des enseignants à l'université, qui sont

psychanalystes, que les choses se passent, plus que par des cours magistraux sur la psychanalyse. Dans cette pépite que nous a racontée Christophe, on voit cette étudiante et le groupe. Philippe et toi vous défendez bien que le cadre groupal est un espace où l'on peut effectivement attraper les papillons de l'inconscient. Pour moi, ça, c'est vraiment important. Maintenant pour essayer de jouer au questionnaire de Martine, mais elle a raison Martine, puisqu'il faut être pragmatique. Qu'est-ce que l'université peut apporter à la SPP ? Je fais une proposition, comme ça, parce qu'on commence à être à l'aise dans ce néo- groupe j'imagine, par exemple qu'il pourrait y avoir un espace à la SPP où des doctorants viendraient faire, je ne sais pas quel est le mot, une conférence, ou une communication, ou..., je suis persuadé par exemple que si on avait invité Lise Haddouk dans les 6 mois qui ont suivi sa thèse ça aurait été passionnant. Sa thèse portait sur les consultations à distance. C'était prémonitoire. Ou un doctorant que tu suis en ce moment Philippe... Je pense aussi à un de mes doctorants qui a fait récemment une thèse sur les hémorragies dans la délivrance. Ce qu'elle dit nous concerne les psychanalystes qui nous intéressons au traumatisme. Exposer et discuter avec des psychanalystes des thèmes et aussi de la méthodologie et des dispositifs de recherche. La recherche en psychanalyse peut être tout à fait fringante sans l'université, et je pense qu'il y a tout plein d'analystes de la SPP qui sont à un cheveu d'en découdre avec la recherche. Ce qui manque ce sont des petites étincelles. Je pense que c'est ça qu'on peut leur donner. Et puis si on renverse la question et demander qu'est-ce que la SPP peut apporter à l'université, ce serait formidable de pouvoir inviter nos étudiants de l'université à assister sur un lien zoom gratuitement accessible sur le site internet de la SPP, dire à la fin d'un cours en montrant la page internet, écoutez allez-y.

Les conférences de saint Anne sont gratuites. Du fait de la diffusion par zoom l'auditoire est passé d'une quarantaine de personnes à 200 personnes, certaines 400. Pour l'instant je crois que cela touche davantage les professionnels que les étudiants. Mais il y a moyen effectivement de développer, que les activités ouvertes fassent l'objet d'une information auprès d'un public nouveau et en particulier les étudiants. Le travail de la SPP actuellement va vraiment dans le sens de ce que tu proposes Sylvain. Dans la boutique il y a des conférences gratuites et pour les autres des tarifs étudiants.

Dans la colonne pour les étudiants nous pourrions mettre une phrase les invitant à aller voir dans la boutique les conférences gratuites et les tarifs étudiants.

Dans les conférences du groupe lyonnais de psychanalyse on a beaucoup d'étudiants. Ils viennent à la fois en présence et en zoom. On fait un tarif de 5 euros. On trouve l'information à la fac.

les étudiants en médecine de Créteil seraient très intéressés. D'avoir accès par un lien zoom. On les a pendant quelques modules chaque année et, une année ou deux et ça s'arrête là. Assez systématiquement ils nous en demandent plus

Il y a encore une autre manière de faire, qui est ce que Mayssa a fait avec Geneviève Welsch. Ouvrir un séminaire à la SPP à partir de ses recherches à l'université.

C'est possible en effet d'ouvrir un séminaire. Je pense aussi, pour répondre à la proposition de Sylvain, que l'intérêt d'organiser des conférences à la SPP par des doctorants, serait de faire un pont. Ça ouvre sur une initiation au sein de la SPP aux différentes méthodes de recherches qualitatives qui s'articulent tout à fait avec l'interprétation psychanalytique. Et dans l'autre sens ce que la SPP

apporterait au doctorant c'est une élaboration de groupe. C'est cela que je cherchais en sollicitant la SPP, une élaboration de groupe de psychanalystes à partir de ma recherche, qui va permettre une articulation et l'émergence de nouvelles théories. Pour les colloques et conférences, j'avais proposé la dernière fois aussi autre chose : qu'on convie régulièrement au sein de nos activités universitaires un psychanalyste pour parler aux étudiants d'une thématique. Avec zoom, ce n'est pas très couteux.

Christophe tu as nommé la question des dispositifs qui est centrale ; On n'a pas le temps de développer. On pourrait interroger, qu'est-ce que l'université peut apporter en méthodologie ; et à l'inverse, ce que la SPP peut apporter en méthodologie, ça, c'est moins évident. Il ne suffit pas d'ajouter une vignette clinique.